



LA  
**CRISE MORALE**  
ET LES  
**Jeunes hommes**



LES ALLEMANDS CHEZ NOUS

---

L'ŒUVRE

---



Le Nouvelles

10<sup>e</sup> ANNÉE — N° 7  
220, Fg St-Honoré (8<sup>e</sup>)  
Téléphone 589.55

13 Février 1913  
PAR AN : 10 FRANCS

LE SULTAN AU CAFÉ

Dessin de A. Villette



» Va, ennuie, porter à ma favorite, le restant de ce délicieux Quinquina Dubonnet. »

EXIGEZ  
LE VÉRITABLE

**CHOCOLAT  
MENIER**

SANS AUCUN PRÉNOM

— — —

Usine de Noisiel  
Production Journalière  
**60.000 Kilos**



LA GRANDE QUESTION

# L'École et l'Église

Dans son journal *la Bastille*, M. Copin-Albancelli m'adresse une lettre ouverte, qui se trouve résumer fort bien un certain nombre d'autres lettres, très intéressantes et parfois très émouvantes, reçues à *l'Œuvre* depuis quinze jours. Je ne saurais y répondre aussi précisément et aussi complètement que je le voudrais, mais je puis au moins, dès aujourd'hui, me mettre d'accord avec nos correspondants sur quelques points essentiels.

M. Copin-Albancelli m'écrit :

MON CHER CONFRÈRE,

J'ai lu avec un intérêt passionné ce magnifique numéro de *l'Œuvre* du 30 janvier auquel vous avez donné pour titre : *La grande question*, et dans lequel vous examinez si consciencieusement et avec une honnêteté si entière le redoutable problème de la morale sociale devant lequel la France se trouve placée.

Ce problème, vous le posez avec courage dans la lettre que vous adressez, voici trois ans, au Grand Maître de l'Université d'alors, lettre qui vous valut la révocation.

— 229 —

19  
1/1638  
8.P 2884

Un tel langage sortait directement de cette claire, logique et droite conscience française qui est susceptible de redoutables emportements, mais qui, dans les heures de crise, alors que tout semble perdu, retrouve la faculté de s'interroger, d'examiner le pour et le contre, tous les pour et tous les contre, et de prendre, contre elle-même au besoin, le parti le plus sage.

A ce langage, le ministre Doumergue répondit en vous révoquant. Vous ne deviez pas vous attendre à autre chose, étant donné qu'il représentait en la circonstance cette Franc-Maçonnerie qui a mis la main sur l'Enseignement, qui se prétend attachée à la recherche de la Vérité, mais qui a toujours supprimé tout ce qui ne concevait pas celle-ci selon l'idée qu'elle s'en fait elle-même.

Heureusement, vous aviez en vous ce qu'il faut pour que ni Doumergue, ni même la Maçonnerie, en dépit de sa puissance actuelle, ne pût vous imposer silence. Ils n'ont fait que surexciter en vous l'intelligence et l'honnêteté de cette conscience française, privée des croyances « salubres et fécondes », dont vous vous permettiez de leur exposer les angoisses ; et maintenant, ils ont beau se boucher les oreilles pour ne pas vous entendre, la France, elle, vous entend.

Je n'aurais pas reproduit cet exorde trop flatteur, si je ne croyais devoir rectifier une erreur, dont une note de ma brochure est sans doute la cause. Il est vrai que ma révocation suivit de très près la publication de ma lettre à Gaston Doumergue, alors ministre de l'Instruction publique ; il est vrai que j'e fus révoqué sous le ministère Doumergue ; mais cette lettre-là ne fut pas, au moins en apparence, la raison spéciale et directe de ma révocation. Elle fait seulement partie de la longue correspondance que j'ai entretenue pendant plusieurs années avec mes supérieurs hiérarchiques, et dont *l'Œuvre* a publié

quelques fragments. Cette correspondance m'a bien conduit devant les autorités académiques qui m'ont condamné sans m'avoir entendu, mais l'arrêt prononcé contre moi ne fait aucune allusion à la lettre du 27 janvier 1910.

Pas si bêtes !

M. Copin-Albancelli analyse ensuite notre brochure sur *la grande Question*, et il ajoute :

Le problème est ainsi fort bien posé.

Vous montrez que deux solutions sont proposées : l'une que ses partisans appellent la « Foi laïque », l'« Esprit scientifique », l'« Idéal républicain » ; l'autre, préconisée par les catholiques : le retour au catéchisme.

Vous exposez le néant de la première.

Quant à la seconde, vous y résistez et vous en donnez la raison.

Donc, pour vous, pas de solution, — ou du moins pas de solution immédiate. Combien de temps faudrait-il pour qu'on en trouve une ? Vous l'ignorez. Nous l'ignorons tous. Et cependant il faut que la France vive.

Il faut que la France vive, et, tandis qu'elle est rongée par les lézardes anarchistes dont la déchirure s'élargit tous les jours, nos rivaux, nos ennemis suivent d'un œil intéressé les progrès du mal qui nous mène et ils en profitent...

Est-il vrai que nous ne puissions rien pour nous-mêmes ? En serions-nous réduits à nous lamenter stérilement ?... Cela n'est pas possible...

Voici quelque chose à faire, mon cher frère : c'est de corriger l'erreur que vous signalez si justement et qui consiste à avoir conçu l'organisation de l'enseignement de la nation française « comme une œuvre de haine et de guerre au catholicisme ».

Comment y arriver ?

Par la liberté rendue tout d'abord à l'enseignement catholique.

Vous avez raison : l'homme qui ne croit pas ne peut pas, par calcul politique, promettre aux humbles, pour les rendre plus dociles et plus malléables, les magnifiques compensations de la vie future. Mais pourquoi donc l'homme qui croit ne le ferait-il pas ? « Il est naturel, vous l'avez écrit, qu'il fasse de sa foi le principe et la fin de tout enseignement », « parce qu'il la juge bienfaisante ». Et alors, de quel droit l'en empêcherait-on ?

Il faut donc qu'il existe deux enseignements en France : l'enseignement dit laïque, où ceux qui ne croient plus enseigneront ce qu'ils pourront, en attendant qu'ils aient trouvé « l'impératif catégorique » indispensable aux sociétés ; et en regard de cet enseignement, qui jusqu'ici a prouvé son impuissance au point de vue moral, l'enseignement catholique donné par ceux qui croient.

Liberté en tous points égale pour ces deux enseignements, rivalité entre eux, constatation des résultats sociaux obtenus par l'un et par l'autre : est-ce que la lutte pour la réalisation d'un tel programme ne vous paraît pas correspondre aux nécessités actuelles ? Est-ce qu'elle ne pourrait pas être la base d'une propagande magnifiquement désintéressée chez des incroyants ? Est-ce qu'elle n'aurait pas pour premier résultat de renouveler et de faire circuler l'air dans ces compartiments politiques où nous sommes parqués depuis si longtemps et où il semble qu'il n'y ait plus de place que pour la division, mère de la stérilité ?

Vous voulez faire quelque chose d'utile à votre pays. Ne croyez-vous pas que voilà un terrain sur lequel pourraient se rencontrer bien des Français ?

En d'autres termes, êtes-vous pour la liberté d'enseignement ou pour le monopole ?

Telle est la question que me pose M. Copin-Albancelli.

Il fut un temps où des idéalistes sincères,

mais chimériques, croyaient voir dans le monopole le meilleur moyen d'assurer la liberté spirituelle. Ils n'avaient pas encore assez d'expérience pour savoir combien les mots, en pareille matière, correspondent peu aux réalités.

On frémît en songeant que si le monopole de l'enseignement avait été voté sous le ministère Combes, comme on put alors l'appréhender, tout l'enseignement national serait à cette heure combiste, maçonnique, radical-socialiste, c'est à dire que nous subirions un cléricalisme laïque, insolent, grossier, cynique, infiniment plus dangereux que celui dont on nous dénonçait naguère la malfaissance, et tous les esprits libres devraient aujourd'hui lui déclarer la guerre.

D'ailleurs, pour limité qu'il soit, le mal n'en est pas moins réel, et nous en avons déjà trop souffert pour nous obstiner dans cette erreur funeste. Après une telle épreuve, qui donc refuserait encore de convenir que nous devons à toutes les croyances comme à toutes les idées honnêtes un égal respect ?

6

Les maîtres de l'enseignement confessionnel n'auraient-ils pas beau jeu à retourner aujourd'hui contre les maîtres de l'enseignement laïque tous les reproches que ceux-ci leur adressaient naguère ?

— Vous prétendiez que notre catéchisme, apportant à l'esprit une solution trop facile

de tous les problèmes, le dispensait de tout effort, le paralysait et le mutilait. A ce catéchisme, vous avez orgueilleusement opposé « la Science », ou du moins ce que vous appeliez ainsi, car nous n'avons pas tardé à nous apercevoir que vous aviez détourné le sens de ce mot, et que, par ignorance ou par calcul, vous le considériez comme synonyme de *matérialisme*. Il suffirait peut-être de les distinguer pour réduire à néant toutes vos prétentions. Quoi qu'il en soit, au nom de la Science, ou sous le nom de la Science, vous n'avez enseigné que le matérialisme, c'est-à-dire la doctrine la plus étroite, la plus sèche, la plus déprimante, surtout sous la forme simpliste et courte que doit lui donner l'instituteur pour la présenter à l'enfant. En lui inspirant la méfiance ou le mépris de toutes les croyances, vous lui avez interdit toutes les spéculations qui élèvent l'intelligence et affinent la sensibilité.

« De votre matérialisme, avoué ou sournois, découlait pratiquement l'utilitarisme. Vous l'avez enseigné de même, sans précautions, sans réserves, sans nuances. Voyez le résultat...

— Est-ce de notre faute, répondent les laïcs, si nous avons été mal compris? Lorsque nous avons affirmé ce principe que *le bien, c'est l'utile*, et lorsque nous avons essayé d'en faire la nouvelle règle de la conduite humaine, nous n'en avons jamais déduit le vol et l'assassinat. Sommes-nous responsables de pareilles méprises?

— C'est déjà trop qu'on puisse les com-

mettre si fréquemment, et cela seul suffirait à condamner le principe. Est-il bien sûr, du reste, qu'il s'agisse de « méprises »? Regardez en haut : ceux qui inspirent cet enseignement pratiquent peut-être un utilitarisme plus délicat, plus raffiné, plus prudent; lorsqu'ils recherchent la satisfaction de leurs appétits, ils y mettent peut-être plus de formes et de ruse; ils sont assez malins ou assez forts pour tout se permettre impunément. Mais considéré dans son essence, leur égoïsme hypocrite est-il d'une qualité bien supérieure à celui de l'apache qui, voulant lui aussi « vivre sa vie », demande naïvement à son « rigolo » le moyen le plus prompt de « se la couler douce »? Maintenant que son revolver vous menace, il est un peu tard pour lui crier qu'il se trompe. En réalité, il ne se trompe pas; *il fait comme vous!* »

Quoi qu'il en soit de ces controverses, il y a une chose certaine : c'est qu'en pareille matière nul ne peut se vanter de détenir la vérité. Et comment ne pas entendre la leçon de modestie, de libéralisme et de tolérance que nous donne chaque jour une expérience si douloureuse?

GUSTAVE TÉRY.



---

## L'ACTUALITÉ SOCIALE

---

# « Les jeunes gens d'aujourd'hui. »<sup>(1)</sup>

(Confession d'un normalien  
de l'avant-dernière promotion.)



A Gustave Téry.

Et maintenant, voulez-vous écouter aussi ma confession ?

Bien sûr, je ne suis pas un bandit. Je ne suis pas même une fripouille. Mais, tout comme votre jeune Durand, tout comme Garnier ou comme Raymond-la-Science, je suis de la « génération de l'Affaire ». Pendant que ceux-ci massacraient des employés de banque à Chantilly, je me perfectionnais, à l'Ecole normale, en l'étude de la philosophie. Voilà tout.

Les divers enquêteurs ou docteurs, qui témoignent aujourd'hui tant de sollicitude à la jeunesse française, nous ont souvent parlé des normaliens actuels. Ils ont voulu que cette « élite » fût représentative. Et si ce qu'ils en disent est exact, je suis bien forcé d'avouer que ceux qui, comme moi, quittèrent tout récemment l'Ecole, sont déjà passés au rang des vieilles lunes.

(1) Voir Agathon, *Les jeunes gens d'aujourd'hui* (Plon-Nourrit). — Etienne Rey, *La Renaissance de l'orgueil français* (B. Grasset). — Gaston Riou, *Aux écoutes de la France qui vient* (B. Grasset).

Si vous retourniez maintenant à l'Ecole, vous ne reconnaîtriez plus la maison de votre jeunesse. Les vieux règlements sont abolis, la liberté règne, et cette liberté dégénère facilement en anarchie. Mettons que MM. Lavisson et Dupuy y soient pour quelque chose : ils ne s'en cachent point ; mais, à vrai dire, c'est là surtout l'effet et la marque d'une époque.

Quand nous sommes entrés à l'Ecole, mes camarades et moi, nous nous trouvâmes fort bien de cette indiscipline. Elle convenait à la tournure de notre esprit, qui n'était guère qu'incohérence. D'où venait cette incohérence ? Moins de nous-mêmes, j'imagine, que de l'éducation que nous avions reçue. Vous allez me dire que mon éducation, vous qui fûtes mon maître, vous y avez contribué, et qu'il n'est guère obligant de vous parler de la sorte. Mais vous me comprenez trop bien pour me prêter de méchantes intentions.

Notez aussi que, si je vous entretiens de mon éducation, ce n'est point que j'attache à ma personnalité un intérêt excessif. Je ne cherche qu'à me rendre compte d'après moi-même de ce que sont ceux de mon âge, et de la manière dont ils furent formés. Je tente moins de faire ma « psychologie » que celle de ma génération, — de la partie intellectuelle de ma génération.



Je fus longtemps catholique très sincère et fervent. Ce n'est pas pour rien qu'on a derrière soi, dans sa race, dix siècles de croyance. J'avoue que je dus à la foi une adolescence tranquille. Puis, les journaux, le respect humain, le rationalisme aidant, je devins incrédule. Je devins même anticlérical, et j'écrivis dans la « mauvaise presse » de province. Je pense qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, ce fut ce qui advint à la plupart de mes compagnons.

C'est justement lorsque je vous connus, que ce scepticisme religieux atteint son apogée : beaucoup grâce à vous — ou par votre faute, comme il vous

plaira. Et cela, peut-être, sans que vous y songiez.

Je n'en souffrais point, d'ailleurs. J'avais de quoi remplacer la foi chrétienne que j'avais perdue : j'étais fougueusement socialiste. Et je crois qu'ici encore, beaucoup de jeunes intellectuels m'ont ressemblé.

Mais cela ne dura guère.

Un jour, au cours de votre classe, vous nous affirmiez que nous étions, par essence, de petits bourgeois, et que le socialisme — malgré qu'en eussent certains — n'était pas notre fait. Et comme, par protestation — j'étais le « petit bourgeois anarchiste » de la classe — je grognais et m'agitais sur mon banc, vous me dites : « Vous-même, qui vous croyez socialiste, vous n'êtes point d'esprit socialiste, et vous en reviendrez. »

J'étais furieux.

Mais vous aviez raison : la vanité, le vide de mon socialisme, intellectuel, universitaire, me sont bien vite apparus. Quant au socialisme révolutionnaire, syndicaliste, il est bien clair que, quand nous y fourrons le nez, nous ne sommes pas chez nous.



Je n'étais donc plus ni catholique, ni socialiste. Je n'avais plus de « foi », plus rien qui me guidât, m'entraînât dans la vie. Et, je vous le répète, nous étions beaucoup dans ce cas. A quoi pouvions-nous donc nous raccrocher ? — A la doctrine républicaine ? A la « simple morale laïque » ? — Nous aurions pu vous demander de nous l'exposer ; mais, précisément, vous attendiez vous-même alors que M. Doumergue voulût bien vous la révéler.



C'est dans ces conditions que nous avons atteint notre vingtième année. Ce n'est pas notre faute : nous sommes venus en un temps où tout était remis en question, où les gens, enivrés par l'esprit de critique, avaient, dans leur orgie, renversé toutes les « tables de valeur. » Nous sommes arrivés au

milieu de ce désordre : nous ne pouvions pas nous y reconnaître.

Et voilà pourquoi nous étions presque tous des « amoraux. » Certes, nous n'étions pas des escarpes : nous n'étions pas même de mauvais garçons. Il ne faut pas me faire dire ce que je ne dis pas. Nous étions « amoraux » de cette amoralité qui s'appelle, en philosophie, scepticisme, entre soi « j'menfichisme », et dilettantisme pour le grand public. J'entends que, n'ayant point de règles pour la vie, nous étions portés à ne point *vivre* pour de bon. Et je puis dire, sans offenser ceux qui furent mes camarades, que beaucoup avaient pour idéal de faire un bon thème, d'élucider un point d'histoire délicat, ou d'être reçu « cacique » à l'agrégation, — non point d'être un bon professeur. Ça, c'est autre chose. Ils n'avaient même point le goût de cet apostolat. Des gens qui n'ont pas de foi ne sauraient être des apôtres. Ils étaient sceptiques, et parce qu'il faut bien faire quelque chose (et qu'ils n'avaient jamais fait autre chose), ils s'adonnaient à la grammaire grecque ou à l'étude d'Aristote, — ce qui n'est ni moral, ni immoral, mais, en soi, insignifiant.

Ceux qui ne se résignaient point à cette insignifiance ne s'en portaient pas mieux. N'ayant même plus foi dans la version grecque, ils en étaient réduits à faire de l'ironie ou des excentricités pour se donner l'illusion de faire quelque chose. Je ne vous parlerai ici ni des bouffonneries électorales auxquelles je pris part, ni de ce bar américain où, en pleine Ecole, je débitais *cocktails* et *sherry-cobblers*. Tout cela prouvait surtout de l'inquiétude d'esprit : et l'on ne vit pas *bien* dans l'inquiétude.

Tous réunis, nous formions à l'Ecole la « masse amorphe » dont on a parlé (1), sans direction ni volonté politique, flairant seulement d'où venait, d'où viendrait le vent nouveau...



(1) Jean Texier, dans la *Guerre Sociale* du 29 janvier.

Je quitte donc l'Ecole il y a six mois, et déjà, tout est changé. Un de mes camarades — sans doute par goût de l'action — fait campagne au Maroc. Un autre, Marcel Blanchard, publie la *Grande Guerre*, un recueil patriotique de vers claironnants. La « masse amorphe » diminue. Les convictions s'affirment et, quand je retourne à l'Ecole, je lui trouve un air plus grave et plus austère. Les socialistes — à qui la doctrine collectiviste est un dogme et un principe d'action — se font plus ardents, plus unis que jamais. Enfin, et surtout, il se constitue à l'Ecole un fort parti catholique, « *tala* », comme nous disons. Et des *talas* encombrants, qui font du prosélytisme, des *talas* convaincus, groupés, remuants. Et vous voyez d'ici les indignations « libre-penseuses » : « La vieille Ecole républicaine... les temps héroïques!... L'esprit critique!.. Abomination de la désolation! »

Eh bien ! et après ?

C'est entendu, il y a eu les temps héroïques de « l'Affaire », — dont vous étiez à mon âge. Vous vous êtes lancés dans la bagarre, parce qu'il vous semblait qu'on luttait pour quelque chose, et que ce quelque chose vous éblouissait.

Ce quelque chose n'est pas venu. C'est dommage. Mais c'est comme ça. Il n'en est resté que désarroi, trouble, malaise. C'est dans ce malaise que nous fûmes élevés, nous. Nous en souffrons encore.

Et puis, voici que nos successeurs *immédiats* en ont assez. Ils veulent reprendre l'aplomb moral et l'équilibre. Ils ne les trouvent ni dans l'Evangile selon Saint-Bouffandeau, ni dans la métaphysique radicale de M. Bouglé. Mais il leur semble que la religion et la tradition peuvent les leur assurer. Tant mieux pour eux !

Je vous le répète : je suis un incrédule. On ne se refait pas : même si je le voulais, je ne pourrais partager les croyances de ces nouveaux venus. Mais ça me fait plaisir de les voir doubler le cap

du doute et du septicisme ; de les voir débarrassés de cette raison « raisonnable » qui tourne sur elle-même sans aller de l'avant.

Et quand l'un d'entre nous, un peu désemparé, cherche, aux approches de la vingt-cinquième année, à se ressaisir, à se faire des convictions, il se prend à envier ces « conscrits » qui ont les pieds sur la terre ferme. Il les envie parce qu'ils ont une foi, parce qu'ils ont découvert, retrouvé ou conservé des raisons de vouloir, de travailler, d'agir, ...et c'est bien quelque chose !

JEAN PIOT.

---

## La quatrième Aventure du petit capitaliste (1).

---

... Or donc, pour ceux qui ont bien voulu s'intéresser à mes avatars financiers et qui m'ont supplié, en de multiples lettres, de pousser ma confession jusqu'au bout, nous restions ma femme Joséphine et moi, avec 3.973 fr. 95 centimes, derniers débris de notre petite fortune.

Comme je vous le disais en terminant le récit de notre troisième tentative de placement (placement immobilier), ces 3.973 fr. 95 centimes étaient dans un tiroir. Je n'osais pas les dépenser, et Joséphine n'osait plus me conseiller de les placer.

Nous n'en parlions même plus. J'allais, le matin, à ma maison de cartonnages en gros ;

---

(1) Voir les numéros de l'*Oeuvre* des 17 octobre, 14 novembre et 9 janvier 1913.

Joséphine partait, de son côté, à son magasin de chaussures. Elle rentrait, le soir, et faisait sa soupe pendant que je manillais avec mes partenaires habituels dans un petit café du quai de la Mégisserie. Nous vivions exactement comme des employés qui n'ont aucun capital.

Je finis par trouver cela stupide. Cet argent qui dormait là, bêtement, sans servir à rien, me tentait.

— Tout de même, pensais-je, si on nous le volait, nous serions inconsolables. Et pourtant, s'il n'était plus là, qu'y aurait-il de changé dans notre vie ? On le perdrat au jeu qu'au moins on aurait une excuse ! On aurait risqué de gagner !

Au bout de trois mois, cette idée de faire servir cet argent à quelque chose, à n'importe quoi, me lancingait littéralement.

Sans en parler à Joséphine, j'ouvris le tiroir. Mais l'énormité de la somme m'effraya. Je n'osai prendre que les 95 centimes. Et je les jouai à la manille aux enchères.

Je gagnai trois francs !

Funeste chance ! Je déduisis de cet incident que si on pouvait tripler au jeu un capital de 95 centimes, on pouvait tripler également un capital de 3.973 francs ! Et prenant un crayon, je m'aperçus que trois fois 3.973 francs font 11.919 francs. Autant dire 12.000 francs ! Je fus ébloui. C'était la reconstitution de notre fortune décimée par les placement sûrs, bourgeois, prudents, tranquilles. C'était quatre mille francs de plus que nous n'avons jamais possédé !

Je pris 973 francs en tremblant et je jouai aux courses. En trois dimanches, ils furent ratissés.

J'en conçus un vif dépit, joint à la terreur que Joséphine ne s'aperçut de la diminution du magot. En somme, elle la maintenait dans ce tiroir, cette petite fortune, en pensant que si elle ne rapportait rien, du moins ne courrait-elle aucun risque d'être entamée, diminuée, fondu, comme elle l'avait déjà été par les divers placements de père de famille auxquels nous nous étions adonnés.

La pauvre femme était vraiment bien servie !

Mais cette dépression dura peu chez moi. Pris d'une rage intérieure, je jetai le défi à la fortune.

J'allai trouver, un matin, l'employé du *Crédit indéfectible* que j'avais déjà consulté, au temps de mes placements de père de famille, et je lui dis :

— J'ai 3.000 francs à placer !

— Bon ! Bon ! me répondit-il. Je vais vous conseiller quelque chose de sûr !

— Je ne veux pas de quelque chose de sûr ! lui répondis-je.

Il m'observa avec une certaine inquiétude, puis :

— Vous ne m'avez pas toujours dit ça ! Et je suis convaincu que le nouvel emprunt chinois à 5  $\frac{1}{2}$ , bien garanti...

— Je n'en veux pas ! lui déclarai-je. J'en ai soupé de vos affaires sûres ! On trinque même avec les communales et la Ville de Paris, et pour gagner quoi ?

— Alors ! Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux acheter des actions susceptibles de doubler, tripler, quadrupler ou décupler de valeur en très peu de temps. Y en a-t-il ?

— Il y en a toujours ! Seulement, elles tombent à zéro aussi facilement qu'elles doublent et triplent !

— Ça m'est égal !

— Alors, ça va tout seul ! Voulez-vous des actions de la Société sparnonienne de distribution d'électricité ?

— Qu'est-ce qu'elle vend, cette Société ?  
— Elle vend de la lumière et de la force électriques !  
— A qui donc, mon Dieu ?  
— Aux habitants d'Epernon... Le mot sparnonienne l'indique, du moins.  
— C'est à combien ?  
— Le titre est à 142 francs. Il y a un groupe dessus qui le pousse à toute vapeur.  
— Je reviendrai demain. J'en prendrai pour 3.000 francs.

— Demain, ça sera à 146.  
— Sapristi !... Je reviendrai tout à l'heure.

Je rappliquai avec mes trois mille balles, et je donnai ordre d'acheter, à la Bourse du jour, 21 titres de la Société sparnonienne de distribution d'électricité.

Je les eus pour 2.982 francs, plus un courtage. Il me resta ainsi une douzaine de francs d'argent de poche. Et je gagnai le soir même quatre francs à la manille aux enchères. Je me couchai bien heureux !

Le lendemain soir, je me précipitai sur la cote. Mes titres étaient montés non pas à 146, mais à 156 ! 14 francs de gain par titre ! 14 multiplié par 21 font 294 francs ! Je gagnais 294 francs en vingt-quatre heures ! Ah ! Ça valait mieux que les valeurs de père de famille !

J'eus l'idée d'ouvrir le Larousse, au mot Epernon. J'y lus que c'était une commune d'Eure-et-Loir, patrie de Michel Chasles, de 2.380 habitants. Braves Sparnoniens ! J'aurais voulu les embrasser tous un à un, pour consommer autant d'électricité !

Deux jours après, les titres étaient à 167.50 !  
Quinze jours après, ils atteignaient 203 ! Un cal-

cul succinct m'assura dans la conviction que je possédais déjà 4.263 francs ! Le trou des 973 francs était bouché et j'avais 263 francs de bénéfice ! Le lendemain, il y eut une baisse de cent sous. Je frémis. Mais le surlendemain, ça rebondissait de 25 fr. par titre !... Ah ! je connus des émotions terribles, mais délicieuses. Puis, ce fut une ascension rapide. Trois nouvelles semaines ne s'étaient pas écoulées que ma *Sparnonienne d'électricité* avait doublé, tout bonnement ! Je possédais 6.000 fr.

Le soir où la cote m'apprit ce bonheur, je trouvai à la maison Joséphine pâle, tragique, qui me dit :

— L'argent n'est plus dans le tiroir ! On l'a volé !  
— Non ! lui dis-je. Il fructifie !... Nous avons six mille francs !

Et je lui avouai tout. A ma grande stupéfaction, elle parut épouvantée.

— Malheureux ! me dit-elle. Tu veux donc mourir !

— Je n'en ai pas la moindre envie ! Surtout en ce moment !

— Sais-tu comment ça s'appelle, ce que tu fais-là. Ça s'appelle jouer à la Bourse ! Or, je te défie d'ouvrir un journal sans y lire qu'un homme s'est tué parce qu'il jouait à la bourse. Tu vas me faire le plaisir de vendre tes titres de machine électrique, et plus vite que ça !

— Mais ça va tripler !  
— Vends ordonna-t-elle. Tu me terrifies !

Je vendis. Nous mîmes les 6.000 francs dans le tiroir. Et il était temps ! Le lendemain, la Sparnonienne d'électricité perdait 50 francs par titre, et le surlendemain autant. A l'heure où j'écris ces

confessions, le titre vaut 40 sous. Les habitants d'Epérnon seraient-ils revenus à la chandelle de leurs pères ? Mystère ! J'embrassai Joséphine et je lui dis :

— Tu en as du flair tout de même ! Tu sais !

Mais le démon du jeu était désormais en moi, hélas ! Je rêvais, à présent, de doubler ces 6.000 fr. à leur tour.

L'employé du *Crédit indéfectible* m'indiqua une valeur de cuivre et pyrites du Nicaragua sur laquelle une campagne de hausse se préparait. En cachette de Joséphine, j'engageai les 6.000 francs dans cette nouvelle affaire. Les titres étaient à une livre sterling (25 francs).

Je sais ce que c'est que le cuivre, mais j'ignore les pyrites et je ne sais pas au juste où est le Nicaragua, mais je savais qu'on me disait que le titre monterait à 200 francs ; ça me suffisait.

Cette nouvelle et dernière péripétie de mes entreprises financières vous sera contée dans un prochain numéro.

JEAN DRAULT

---

**L'ŒUVRE** dit tout ce que ne pas disent les autres.

**L'ŒUVRE** est le seul journal qui ne soit relié à rien par aucun fil.

**L'ŒUVRE** ne dit jamais d'injures ; la vérité lui suffit.

**L'ŒUVRE** est le supplément indispensable de tous les journaux, quels qu'ils soient.

Les imbéciles ne lisent pas **L'ŒUVRE**.

---

## Le Secret du Juif-Errant

---



Deux éditions du *Secret du Juif-Errant* ont été enlevées en peu de jours. Le troisième mille tire à sa fin et l'*Œuvre* se prépare déjà à mettre en vente le quatrième mille de ce volume qui, sous la forme attrayante du roman, et par la plume alerte de l'auteur du *Soldat Chapuzot*, révèle le secret de la conjuration tramée contre la France et les pays chrétiens, il y a plus d'un siècle.

Le *Secret du Juif-Errant* tend à devenir le gros succès de librairie de l'année 1913.

Beaucoup de nos lecteurs ont écrit pour féliciter Jean Drault d'avoir mis au jour des documents si curieux, si nouveaux, et pour remercier G. Téry d'avoir employé l'*Œuvre* à propager ce roman. Car il contient une étude très sérieuse de la tactique de la nation juive et de ses filiales, les Sociétés secrètes, pour pénétrer la société française à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La situation de la France contemporaine découle de cet envahissement secret.

« C'est un ouvrage, nous disent-ils, qui devrait être dans toutes les bibliothèques militaires, scolaires, municipales, paroissiales ; il jetterait dans la jeune génération des idées vraies, utiles, indispensables, sans lui imposer de conférence ni de sermon, et tout en la distrayant par le développement d'une intrigue passionnante ».

A nos lecteurs, à nos amis, de nous aider à cette diffusion. L'ouvrage est un fort volume de 400 pages, mis en vente à un prix déjà fort réduit, à un prix de propagande : 2 francs. Nous réduirons encore ce prix en consentant une remise de 40 pour cent aux personnes qui prendront dix exemplaires à la fois, comme cela nous a déjà été proposé par beaucoup de nos amis.

# Mes Tablettes

PAR  
GUSTAVE TÉRY

## Signe des temps.

Bien caractéristique, cet article du député socialiste Compère-Morel raillant avec autant de bon sens que de finesse les prétendus défenseurs de la laïque :

La défense de l'école laïque, cette tarte à la crème du parti radical, en mal de programme et de plate-forme électorale, revient à l'ordre du jour.

Il paraît qu'il n'y a plus une minute à perdre : l'école laïque se meurt, l'école laïque est morte si, armés de lois, de décrets et de circulaires, parlementaires et ministres ne volent à son secours, mettant à mal les établissements scolaires libres, surtout ceux où est donné l'enseignement primaire.

Inutile de dire que, nous aussi, nous entendons défendre l'école laïque contre les attaques dont elle est l'objet ; mais nous sommes loin de comprendre cette défense à la façon de ceux qui jouent en ce moment de la laïque comme ils jouaient jadis de « l'anticléricalisme ! »

L'école laïque n'a pas besoin d'être protégée contre la concurrence des anciennes écoles congréganistes transformées en écoles libres : elle ne les craint pas, car nos instituteurs sont de taille à lutter, et très avantageusement, contre les maîtres de l'enseignement libre.

... Mais si l'école laïque n'a pas à être protégée contre l'école libre, elle doit être défendue contre ceux-là mêmes qui prétendent s'en faire les sauveurs !

L'école laïque souffre moins des attaques de ses

ennemis que de l'affection intéressée de ses amis... officiels.

Mais nous ne nous prêterons pas à la comédie jouée par les représentants radicaux de la bourgeoisie, qui croient et espèrent éluder les questions sociales et les problèmes économiques devant lesquels ils sont condamnés à l'impuissance, en provoquant une agitation de commande dans et autour du Parlement sur la « laïque » !

## Sur quoi, la Lanterne se lamenta :

— Répondre à une pareille thèse ? C'est bien inutile... En outre, c'est répondre suffisamment à M. Compère-Morel ; c'est exercer, vis-à-vis de lui, les représailles nécessaires ; c'est le châtier — le mot n'est pas trop fort — comme il convient, que d'enregistrer tout de suite, après l'analyse de son article, celle des commentaires que cet article inspire au *Temps*.

Vous n'en doutez pas, en effet : l'organe modéré ne se tient pas de joie.

Il n'en faut pas plus à *la Lanterne* pour réfuter la « thèse » de Compère-Morel. Elle règle ses convictions sur la couleur du *Temps*.

Pour des gens qui se piquent de rationalisme, c'est peut-être un peu court comme raisonnement.

## Un compliment.

Nous avons tellement l'habitude de l'excès dans l'éloge comme dans la critique que personne ne s'étonne plus de lire dans *le Figaro* :

Un des plus redoutables petits supplices auxquels soit exposée une personne qui, étrangère aux affaires reçoit de temps en temps un colis de l'étranger, c'est d'avoir à retirer ce colis des griffes de la douane, — à le « dédouaner ». On saara donc un gré infini à

M. Klotz, ministre des finances, d'avoir voulu simplifier les formalités irritantes qui accompagnent ces dédouanements.

Et ce dont il faut féliciter encore M. Klotz, c'est précisément d'avoir entendu n'organiser ces services qu'à titre provisoire, et, si l'on peut dire, expérimental.

Si M. Klotz avait sauvé la France, qu'est-ce qu'on pourrait lui dire de plus? « Un gré infini... » parce qu'il a simplifié les formalités du dédouanement! Encore n'est-ce qu' « à titre provisoire »! Comment une réforme si provisoire et si menue peut-elle exciter dans nos âmes une reconnaissance éternelle et éperdue? Car il y a bien cela dans cet « infini » de gratitude que lui promet notre confrère.

Rappelez-vous le frémissement de colère qu'il y avait dans la voix de Figaro, l'autre, quand il s'écriait : « Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours!... »

### La Guerre sans Fusils.

Au cours de la discussion du Sénat sur la dépopulation, on a beaucoup parlé des petits instruments de caoutchouc que les feuilles malthusiennes recommandent aux mères de familles limitées. Le docteur Lannelongue s'est étonné qu'on en tolérât la vente.

Sait-il où on les fabrique? Sait-il qu'ils nous viennent d'Allemagne? Oui, tout comme ces livraisons de romans policiers, imbéciles et malfaits, dont les éditeurs de Dresde et de Leipzig nous inondent; tout comme la cocaïne et la morphine, dont les plus na-

vants faits-divers nous ont tout récemment découvert les ravages, même parmi les élèves de nos grandes écoles...

Combinez ces trois moyens d'action, et vous conviendrez que Guillaume a trouvé la meilleure façon de nous faire la guerre sans bourse délier et sans coup férir. Un kilogramme de caoutchouc bien placé vaut la meilleure artillerie. Et si des petits Français naissent « quand même », l'Allemagne se charge de leur empoisonner le corps et l'esprit...

### C'est bien la peine!

Faites donc une campagne pour attirer l'attention des commerçants français sur les dangers de la concurrence et des contrefaçons allemandes!

Voici comment ils nous répondent. La maison Stackler, d'Alger, publie dans la *Dépêche Algérienne* cette annonce stupéfiante :

---

EMPLOYÉS DE COMMERCE, FONCTIONNAIRES ALGÉRIENS

### **Ne laissez pas des étrangers spéculer sur votre patriotisme**

achetez la Machine à Écrire "CONTINENTAL"

### **Une merveille de l'industrie allemande**

**chez Henry STACKLER**

qui est une Maison essentiellement **Française**

*Allez tous : 2, rue Henri-Martin, ALGER*

---

*Essentiellement française?*

Comment pourrions-nous en douter?

## L'Affaire Gauzy.

A l'audience du 6 février, M<sup>e</sup> André Berthon, défenseur de M. Gauzy, a déposé des conclusions tendant à ordonner une descente du jury et de la cour sur les lieux du drame.

« Cette mesure, a répliqué le procureur général Fabre, est impraticable. C'est un moyen dilatoire pour retarder l'heure du jugement. Tous les moyens d'information ont été appliqués ; il est d'ailleurs trop tard.

M<sup>e</sup> André Berthon. — Il n'est jamais trop tard quand il s'agit de justice!

Le président Couinaud. — La cour rendra son arrêt demain. » (Journal du 7.)

Le lendemain, le président a fait savoir « que l'arrêt ne serait rendu qu'après l'audition des témoignages. »

Il est à souhaiter que cet arrêt soit conforme aux conclusions de M<sup>e</sup> Berthon. Il suffit d'avoir lu notre Supplément de la semaine dernière pour se rendre compte de l'importance de cette « mesure » que le procureur Fabre décrète « impraticable ».

Pourquoi ?

Ce n'est pas la première fois qu'on verrait cela ; et il s'agit ici de la tête d'un homme.

J. P.

## POUR LES TURCS

Jeudi 13 février, à 3 heures, 18, rue du Luxembourg, M. Joseph Odelin, ancien conseiller municipal de Paris, fera une conférence sur ce sujet : *Pouvons-nous être turcophiles ?*

Nos lecteurs, qui ont pu apprécier les deux brochures de M. Odelin : *Les deux Croix et le Croissant*, — *la Vérité sur les massacres de Macédoine*, auront plaisir à entendre le conférencier soutenir par de nouveaux arguments sa thèse turcophile.

## Çà et là

### Les affaires.

— Il y a à New-York 250.000 prostituées rapportant, bon an mal an, trois cents millions de francs à leurs infâmes trafiquants.

— *L'Eclair* affirme que le Président de la République sortant aurait réalisé quelques économies durant son septennat. M. Fallières, lui, déclare simplement au *Matin* : « J'ai bien rempli ma tâche. Je vais redevenir un simple vigneron. J'abandonne sans regret l'Elysée et la vie publique. »

— « Les Français, a dit jadis le Florentin Machiavel, ne s'entendent point aux choses de l'Etat. »

— « Pour faire un homme de bien, déclare M. Triponney, président du syndicat des zônières, faites-en un propriétaire. »

— M. de Nolhac, conservateur du Palais du Grand Roi à Versailles, n'éprouve que des déceptions à s'occuper avec M. Perez Caballero du « Crédit foncier agricole du Sud de l'Espagne » et de sa filiale « la Compagnie électrique des chutes d'eau de la Sierra Nevada ». —

— M. Colly, à la Chambre des Députés, s'écrie : — « Il y a ici une bande de moules ! Si on les payait suivant leurs capacités, ils ne seraient pas payés bien cher ! »

— Malheureusement pour l'histoire, ce propos n'a pas été mentionné au *Journal officiel*.

### Philosophie.

— Un autobus monte sur le trottoir et éventre le poète Latouche contre un mur, rue de Vaugirard. Un témoin déplore l'accident brutal. Alors, le commissaire de police, bon enfant :

— « Après tout, ce n'est peut-être pas de ça qu'il est mort ! »

— Sous ce titre : « Succès au Maroc », on lit : « Au

combat d'Aïn Marouf nous n'avons eu que 4 morts et 15 blessés. »

### Science et Inventions.

— M. le Colonel du Paty de Clam fait à la Société des Sciences Morales de Versailles une curieuse communication sur le dieu Gannès, dieu de la figuration duquel procède la forme de la mitre, soit une tête de poisson déformée.

— Un observateur ingénieux a étudié les rapports qui pouvaient exister entre le caractère des gens et la conformation de leurs ongles. Voici une de ses déductions : ongles longs et noirs signifient négligence et malpropreté.

— MM. de Sonner et Heymans joignent la carotide et la veine jugulaire d'un gros chien et d'un petit chien. La tête du petit chien est alors tranchée et cette tête, isolée du corps, présente toute une série de phénomènes de survie : mouvements spontanés de régurgitation et de déglutition, et ouverture de la bouche comme si l'animal voulait crier. *A l'appel, les oreilles se dressent, les yeux se meuvent!*

— M. le capitaine de cavalerie en retraite Darget continue d'étonner l'Académie des Sciences par ses « révélations photographiques ».

— « Ainsi, dit-il, au simple contact de mon épiderme, j'ai obtenu les figures charmantes des Amants de Venise, George Sand et Alfred de Musset. »

### Douceur des mœurs.

— Bilan du Mardi Gras : 328 arrestations pour violences, port d'armes prohibées, etc.

### Compensation.

M. Jules Pams, candidat malheureux à la Présidence de la République, a été nommé commandeur du Mérite agricole.

### Au contraire.

— M. Barthou déclare à M<sup>e</sup> Labori qu'en parlant de « magistrature gangrenée » il n'a pas voulu jeter la suspicion sur les magistrats.

### Pâtres et Music-halls.

— Le Kronprinz va publier un nouvel ouvrage intitulé : *Scènes de cavalerie tirées de la vie d'un Soldat*.

— A Marseille, référendum parmi les notabilités locales à seule fin de savoir si Daumier mérite bien une statue.

— Le maître Rodin écrit ses *Mémoires* sur ses manchettes.

— Mlle Spinelli plaide parce que les auteurs de revues veulent lui faire chanter des saletés, à elle qui créa jadis la chanson du *Petit lézard*! Mlle Spinelli prépare aussi en collaboration avec M. Maurice Donnay un roman qui aura pour titre : *La Désentravée*.

— M. Léon Bourgeois s'interroge pour savoir s'il sera candidat à l'Académie française.

— D'après Pline, cité par le comédien Monvel, cité lui-même par M. Jules Claretie, dans les spectacles votifs célébrés à Rome pour la santé de l'empereur Auguste, Gabria Copiola, comédienne, fit sa rentrée à l'âge de 104 ans.

— « Ceux qui m'ont connu, proclame Carouy, l'un des bandits tragiques, savent que j'aime le travail, mais je n'ai jamais pu vivre dans un atelier : c'est pour moi une prison. »

— Raymond la Science, autre bandit tragique, lisait et commentait dans sa prison la *Vie de Jésus* par Renan.

### Nouvelles rassurantes.

— M. Paul Leroy-Beaulieu, annonce à l'Académie des Sciences morales et politiques que « la population française, avec la natalité nouvelle et en prenant les circonstances les moins défavorables est vouée à une quasi-complète et très rapide disparition en quatre ou cinq générations, tout au plus. »

— La poudre B, même admirablement fabriquée,

déclare un spécialiste, demeurera toujours un produit dangereux.

### Arts et sports.

— Louise Cadegnan, 67 ans, « atteinte de la klepto-  
« manie sénile des victuailles, dès qu'elle voit une  
« volaille bien plumée, sent quelque chose qui l'attire  
« et dérobe la volaille. Il en est ainsi depuis sa première  
« grossesse qui date de trente ans. » (Rapport du  
Dr Garnier.)

— A Vendargues (Hérault) deux chasseurs avec leurs chiens découvrent le cadavre d'un homme enroulé dans un drap enfoui au fond d'un terrier à lapins. Le parquet de Montpellier écarte l'hypothèse d'un suicide.

— Par faveur spéciale, le tsar a autorisé le prince de Monaco à tuer deux aurochs dans les montagnes de l'Oural.

— M. Dupuy, à Cognac, est mordu à la main par un lièvre enragé.

— Le Dr Lionel Radiguet, archiduc ésotérique et trinitaire d'Ouessant, entreprend d'assurer le salut des peuples celto-anglo-américains par le réveil de la Femme-Roi.

— Juliette Fournier, fille-mère, accouche et dépose son enfant dans le bénitier de l'Eglise Saint-Merri.

— Irma Kauffmann, à Orgeval, accouche et abandonne son enfant dans un seau hygiénique.

— A Paris-Plage deux inconnus cambriolent la villa des Fauvettes, propriété de M. Ferdinand David, ministre de l'Agriculture. Ils trouvent pour tout butin : une pipe, une carabine, un revolver et un accordéon.

— A Briye-la-Gaillarde, un coteau de 20 hectares glisse et s'en va. Les autorités sont prévenues : le monsieur continue de glisser.

### Modernisme.

— L'Académie des Beaux-Arts, pour le concours de Rome, a proposé comme sujets :

Peinture : le Retour de l'enfant prodigue.

Sculpture : Chasseurs des temps primitifs.

### Littérature.

— « Quand apparaît le souci de l'intelligence chez l'écrivain, dit M. Jacques Gouverné, c'est qu'il craint de s'étendre ou de se disperser, c'est que l'étoffe lui échappe et que le tissu se resserre. »

— Mme Marguerite Audoux dépeint ainsi *M. Octave Mirbeau* :

« Quand il marche, son corps se tient droit et ses pieds touchent légèrement la terre. Il fait penser à un grand oiseau qui saurait mieux voler que marcher. »

— Du manifeste futuriste de *la Luxure*, rédigé par Mme Valentine de Saint-Point :

« La luxure, c'est la recherche charnelle de l'inconnu...  
« Elle incite les énergies et déchaîne les forces. Il faut être conscient devant elle, en faire une œuvre d'art...  
« La luxure est une force car elle affine l'esprit en flam-  
bant le trouble de la chair... »

— Mlle Arlette Dorgère a fait à la Comédie-Marigny une conférence applaudie sur *l'art du Dessous*.

### La Mode.

Axiome posé par Madame Frivolité : « Chaque fois quela jupe s'orne, le corsage se simplifie et la manche se complique. »

### Courrier de la Mode.

— Peau d'Espagne avertit les jeunes mamans qui seraient tentées de mettre des branches de persil frais sur leur poitrine pour faire passer leur lait. Elle a commis cette imprudence-là, il y a cinq ans. Le lait passe tout de suite mais la poitrine s'en va avec.

— Linette. Pour relever votre poitrine, voyez le régime indiqué à *Lili adorée*. (*La Mode*.)

— 253.289. Ignorante ennuyée, Douai. Mais on y met tout simplement de l'eau chaude, on s'assied dessus et on se lave. (*Petit Echo de la Mode*).

P. C. C.  
CHARLES RÉGISMANSET.

## Ce que disent les autres



### *Les Juifs en France.*

La grande revue anglaise *The Nineteenth Century*, qui, au mois de septembre dernier, exposait la décadence religieuse des Juifs habitant l'Angleterre, publie maintenant (1<sup>er</sup> février), une étude sur *Les Juifs en France*. Cette étude est due à M. Eugène Tavernier.

L'auteur constate, d'après les organes israélites, le nombre de plus en plus grand de Juifs installés dans les fonctions publiques. De 1903 à 1909, les fonctionnaires juifs se répartissaient ainsi : *Armée*, 8 généraux, 14 colonels, 21 lieutenants-colonels, 68 commandants, 107 capitaines, sans compter les médecins et les officiers d'administration ; — *Magistrature*, depuis les juges de paix jusqu'aux conseillers de Cour d'appel, 110 ; *Conseil d'Etat*, 20 Juifs, sur 120 membres ; — *Prefectures*, conseillers de préfecture ou chefs de cabinet, 25 Juifs ; — *Ministères*, entouré des ministres, 50 Juifs ; — *Enseignement*, professeurs de lycée ou de Faculté, 202 Juifs, etc. ; — *Conseiller du Commerce extérieur de la France* : la liste abonde en noms juifs, signalés comme tels, avec ostentation, par les *Archives israélites* et par l'*Univers israélite*. Pour le monde de la finance, du commerce, de la presse et du théâtre, il n'y a pas de chiffres, mais l'indication exacte peut se résumer en deux mots : multitude croissante.

L'auteur, qui emprunte à l'*Oeuvre* une partie de sa documentation, conclut que le mouvement antisémite est destiné à s'accroître par l'action des Juifs eux-mêmes, par la défiance et par l'hostilité qu'ils éveillent de plus en plus.

— 258 —

### D'*Excelsior* :

#### LA GERMANIE ENVAHISANTE

Au jour de l'an, j'ai acheté, pour mon fils, un « télégraphe sans fil » fabriqué en Allemagne. Après tout, pensai-je, puisqu'on n'en fait pas en France, tant pis ! Seulement, ce télégraphe n'a jamais marché, encore qu'il coutât la somme rondelette de 65 francs.

Pour consoler mon tyran, je consentis à ce qu'il se procurât, par l'intermédiaire du concierge de son lycée, un certain « pantographe » admirable. On le lui livra avec une notice, un « mode d'emploi » écrit en allemand, sans aucune traduction française. Le lycée, situé sur la rive droite, porte cependant le nom d'un grand républicain et d'un grand patriote. Mais quoi ! me disais-je, on ne doit pas construire de ces « pantographes » en France.

Or, j'apprends ce matin qu'un ingénieur allemand copie simplement les statuettes de ce pauvre Théodore Rivière et les vend à Paris même, sans payer, naturellement, les droits d'auteur qui reviennent à la famille. C'est tout de même un peu scandaleux. Rivière, c'était le Français par excellence. Il avait supporté toutes les misères pour vivre son art. A force de regarder avec ses yeux gouailleurs et attendris, il avait dégagé la grâce féminine et trouvé le lien mystérieux qui unit le charme de la Parisienne à la beauté grecque. Et toute cette merveille est exploitée par un Allemand sans scrupule qui la déforme, la transfigure, la salit. Assez ! Assez !

Autrefois, sous le grand Frédéric, il y avait des juges à Berlin. Ils n'auraient pas permis qu'on dépoillât un artiste de son œuvre ni qu'un commerçant démolît sa gloire. — M. X...



### De la *Libre Parole* :

#### LA DROGUE ALLEMANDE

Les Allemands ont mis décidément la main sur les produits chimiques et pharmaceutiques : il existe

— 259 —

une ville, Höchst, qui est exclusivement constituée par une usine fabriquant ces produits et employant 5.000 ouvriers, 1.000 commis, 190 chimistes.

On connaît, d'ailleurs, les firmes de Bayer (à Elberfeld), de la Soda Fabrik (à Ludwigshafen), de Casella (à Mainkur), etc...<sup>1</sup>

Mais ce que l'on ignore, c'est que la fabrique de Mainkur a une succursale à Lyon, que la fabrique d'Höchst en a une à Creil, etc...

Ce que l'on ignore aussi, c'est que ces usines livrent à peu près exclusivement l'aspirine, le pyramidon, etc., sans parler des « comprimés Bayer », et que nous sommes littéralement empoisonnés par leurs produits « made in Germany ».

Veut-on un exemple typique ?

« La Compagnie parisienne de couleurs d'aniline » (Laboratoire Duputel, à Creil) fait, en ce moment même, une réclame intense pour un antinévraltique, « la Mélubrine ».

D'où vient la Mélubrine ? La notice éditée par le laboratoire Duputel nous renseigne de manière plus que suffisante.

Ainsi que nous y apprenons que l'essai pharmaco-dynamique a été fait par le professeur Straub, à Fribourg en Brisgau, et par le professeur Biberfeld, à Breslau — que les essais cliniques ont été accomplis par le docteur Loening, de Halle — que les articles célébrant le nouveau produit ont été publiés par le docteur Staffeld et par le docteur Loening dans la *Münchener Medizinische Wochenschrift*, — que des observations intéressantes ont été faites par les docteurs Meuzer, Fritz Meyer, Morgenroth, R. Lévy, Bettman, Laubenheimer, Becker et Schrenck.

Aucun médecin français ne s'en est jamais occupé — avant le docteur Bardet, qui en a parlé dans le *Bulletin général de Thérapeutique* du 30 novembre dernier. (La publication *Les nouveaux remèdes* l'avait signalé le 24 mars 1912).

Et le laboratoire Duputel, en recommandant ce produit aux médecins français, leur indique comme références exclusivement les travaux des docteurs Loening, Krabbel, Staffeld, Hoppe, Engelen, J. Müller.

Est-ce donc que nos médecins et pharmaciens français sont incapables ?

Ou bien assistons-nous à une campagne méthodique pour inonder la France des produits pharmaceutiques allemands ? — LOUIS TERNAC.

---

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON  
ET A LA MÉDITERRANÉE

---

*Voyages, à itinéraires facultatifs, de France  
en Algérie, en Tunisie, en Corse et aux  
Echelles du Levant ou vice-versa.*

Carnets individuels ou collectifs, 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes, délivrés pour voyages pouvant comporter des parcours sur les réseaux métropolitains, départementaux (réseau de la Corse), algériens et tunisiens ainsi que sur les lignes maritimes desservies par la Compagnie Générale Transatlantique, par la Compagnie de Navigation mixte (Compagnie Touache), par la Société Générale de Transports maritimes à vapeur, par la Compagnie Marseillaise de Navigation à vapeur (Fraissinet et Cie) ou par la Compagnie des Messageries maritimes. — Ces voyages doivent comporter, en même temps que des parcours français, soit des parcours maritimes, soit des parcours maritimes et algériens, tunisiens ou corse.



## BULLETIN

Le marché a passé, encore ces jours-ci, par bien des alternatives d'appréhensions et d'espoirs ; à plusieurs séances, il a témoigné de quelques velléités de reprise, mais elles ont été de peu de durée parce que, pour qu'il en fût autrement, il faudrait de toute nécessité que les transactions fussent actives.

Or, c'est précisément cette activité qui continue à faire surtout défaut ; et comment n'en serait-il pas ainsi, aussi longtemps que de la masse des nouvelles communiquées chaque jour du dehors, il ne se détachera pas une indication tout à la fois très précise et très favorable ? Le public est encore sous le coup des fortes émotions, qui lui rappellent les cours relativement bien pratiqués, et il faudrait plus que des indications vagues pour en effacer l'impression.

Plus récemment, on a pu faire, toutefois, assez sérieusement état de l'optimisme avec lequel la presse viennoise s'est mise à envisager la situation ; selon elle, la démarche du prince Hohenlohe auprès du Tsar pourrait avoir pour conséquence le retrait des troupes massées sur la frontière austro-russe, mesure qui rendrait un peu de calme aux esprits, aussi bien en Russie qu'en Autriche.

Par contre les bruits les plus divers ont été mis en circulation touchant les rapports bulgaro-roumains ; après avoir annoncé que l'accord était fait, on a dit que le cabinet roumain considérait comme insuffisantes les concessions faites à la Roumanie par le protocole établi à Londres par les premiers négociateurs. Mais on peut espérer que cette question finira par se régler à l'amiable.

En ce qui touche les nouvelles parvenues, ces temps-ci, des grandes places étrangères, les unes sont satisfaisantes, les autres le sont moins. C'est ainsi que l'on signale du raffermissement sur le marché de Saint-Pétersbourg, tandis qu'à New-York le compartiment cuprifiére laisse souvent à désirer, sur la crainte de statistiques moins encourageantes et le peu d'entrain que montrent, quant à présent, les consommateurs, qui paraissent attendre, pour s'approvisionner, un recul plus accentué des prix de vente.

Dans le compartiment des Fonds d'Etats, la *Rente française* a regagné un peu de terrain sur les bas cours récents, mais il est inévitable qu'elle sera concurrencée avant longtemps par des titres plus rémunérateurs, dont l'émission est prochaine. Les Fonds d'Etats étrangers sont irrégulièrement traités et manquent encore de toute orientation nettement définie.

Dans le compartiment des Etablissements de Crédit, nos grandes Banques d'affaires sont mieux traitées dans l'ensemble. Cela tient à ce que, sans plus atten-

dre, elles semblent disposées à s'occuper des émissions que les événements ont retardées jusqu'ici. Les Banques étrangères sont stationnaires, mais plutôt soutenues.

Dans le compartiment des chemins de fer, les *Chemins français* sont fermes et les *Chemins espagnols* peu mouvementés ; le change espagnol reste assez tendu autour de 7 %.

Les *Valeurs industrielles russes* sont un peu mieux traitées, en sympathie avec les tendances de Saint-Pétersbourg. Quant aux *Mines d'or sud africaines*, elles demeurent à peu près aussi calmes que précédemment, toute l'attention du marché étant, pour l'instant, beaucoup plus sollicitée ailleurs.

## PETITE POSTE

*Insertions au prix d'un franc la ligne, payables par mandat-poste.*

Nos abonnés bénéficient d'un droit d'insertion gratuite de 10 lignes à 1 franc, ce qui correspond au prix de l'abonnement d'un an.

**Répondre à M. Leroi à l'Œuvre, qui transmet les lettres.**

### ON OFFRE

Homme marié, un enfant, désirerait une place de garde propriété, garde particulier ou garde-chasse. Sa femme tiendrait l'emploi de concierge. Ecrire à Chartier, 16, rue Pédecoste, Orthez (B.-P.).

### PROFESSEUR

Répétitions à domicile, examens et leçons latin, grec, français, philosophie par professeur ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure.

Portraitiste fait gratuitement son portrait à personne posant pour un second portrait.

Ancien professeur de Philosophie demande leçons de français ou de langues anciennes.

Collectionneur achète cher objets d'art anciens : meubles, tapisseries, tableaux, sculptures, miniatures, dessins, etc.

On voudrait coupe-filé.

*La PETITE POSTE se charge de faire parvenir les lettres d'un correspondant à l'autre pourvu que les réponses à réexpédier soient accompagnées d'une enveloppe affranchie.*

*Vous pouvez estimer que, chaque semaine, les insertions passent sous les yeux d'une élite de 50.000 lecteurs.*

**MINIMA**, 5, rue de Châteaudun. Importation directe de diamants, perles, pierres fines. Vend **au minimum** tous bijoux de quelque importance et s'ils cessent de plaire, les rachète à 90 %. Téléph. 158-89.

### AVIS

Les adhérents de la Société d'Epargne des Retraites dite aussi l'*Etoile du Foyer*, qui estiment avoir des revendications à exercer, sont invités à s'adresser à M. Truche, Joannès, 81, rue de Constantine, à Hussein-Dey (Alger) à l'effet de se concerter en vue de sauvegarder les intérêts communs.

### AUTOMOBILES

Bayard-Clement 10 HP., 2 cylindres, marchant très bien. Peinture récente. Capote, pare-brise, trompe, de modèle 1906, affaire exceptionnelle 2000 fr.

Landaulet Renault 1908, 8-10 HP., bon état. Doublé drap bleu. Éclairage acétyle. 3.200. S'adresser tous les jours de 9 à 12 h. Concierge, 61, boul. de Vaugirard.

### LIVRES

A vendre années 1910 et 1911 du journal *l'Economiste français* de Leroy-Beaulieu



## Le Tailleur pour Dames Édouard JOUBERT

376, rue Saint-Honoré  
TÉLÉPHONE : LOUVRE 31-76

Grande Variété de Modèles pour la Ville,  
pour la Chasse, pour l'Auto, depuis 125 frs

c'est un tailleur

## Français

N.-B. — Ça ne l'empêche pas d'être un  
excellent tailleur pour Dames.

Vient de paraître :

## C'étaient Deux Petites Filles

par

ANNIE DE PÈNE

Un volume : 3 fr. 50 Messein, Editeur

### Sélection d'Hôtels particuliers et Terrains à vendre à Paris

Pour permis de visiter et renseignements complémentaires  
du Service Immobilier : écrire à M. LEROI, à L'ŒUVRE

Quai d'Orsay (près du). — Joli terrain  
de 300 mètres, façade 44 mètres. —  
(N. 501.) A vendre: Prix le mètre. 450 fr.

Rue de l'Université. — Terrain d'angle  
surface 500 mètres, façade 45 mètres.  
(N. 504.) Prix le mètre. 650 fr.

Quai d'Orsay. — Beau terrain d'angle  
surface 700 mètres, façade 60 mètres.  
(N. 503.) Prix le mètre. 1.000 fr.

Boulevard de Courcelles (près du). —  
Luxueux petit hôtel conviendrait à  
artiste, salon, salle à manger, atelier,  
2 chambres de maîtres, 2 chambres de  
domestiques. — (N. 505.)  
Prix ..... 180.000 fr.

Trocadéro (sur les jardins du). — Très  
bon hôtel bien construit, parfait état,  
2 salons, salle à manger, vestiaire, etc.,  
5 chambres de maîtres, 3 chambres de  
domestiques. Remise à autos, calorifère,  
cuisine, office, etc. — (N. 506.)  
Prix ..... 225.000 fr.

Quartier de La Muette (près de la porte  
du Bois de Boulogne). — Élégant hôtel  
avec jardin, tout nouvellement restauré.  
Beaux salons dont un de 12 mètres  
sur 6, hauteur 5 mètres. Bel atelier,  
3 chambres de maîtres, salle de bains,  
etc., 2 chambres de domestiques.  
(N. 507.) Prix ..... 260.000 fr.

Avenue de Villiers. — Bel hôtel d'artiste.  
Réception au rez-de-chaussée, grand hall,  
salon, salle à manger, cuisine, office, etc.  
Au 1<sup>er</sup> étage 4 chambres de maîtres,  
au 2<sup>e</sup> 2 chambres de maîtres et grand atelier,  
3 chambres de domestiques. — (N. 508.)  
Prix ..... 320.000 fr.

Avenue Henri-Martin, côté du soleil. —  
Bon hôtel comprenant rez-de-chaussée,  
grand salon, salle à manger, grand office,  
jardin d'hiver, au 1<sup>er</sup> étage, salon,  
billard, 2 chambres de maîtres,  
bain, toilette, etc.; au 2<sup>e</sup> étage,  
3 chambres de maîtres, 3 chambres de  
domestiques; au sous-sol, cuisine,  
office, caves, calorifère, etc. — (N. 509.)  
Prix ..... 350.000 fr.

Avenue Victor-Hugo (près de l'). — Ex-  
cellent hôtel moderne, style Louis XVI,  
état de neuf, grandes pièces. — Au  
rez-de-chaussée, cuisine, office, remise  
à autos et 4 chambres de domestiques,  
calorifère, etc.; au 1<sup>er</sup>, grand hall  
central, 2 salons, et salle à manger,  
office, w.-cl., lavabo, etc.; au 2<sup>e</sup>, grande  
chambre avec petit salon, boudoir,  
salle de bains, 2 chambres de maîtres  
et autres salles de bains; au 3<sup>e</sup>, 4 chambres  
et 2 salles de bains, chauffage central.  
(N. 510.) Prix ..... 350.000 fr.

Porte Maillot (près de la). — Ravissant  
hôtel, style Florentin, entouré de jardins.  
Salon, salle à manger, grand  
hall de 8 mètres de hauteur, 6 cham-  
bre de maîtres, tout le confort moderne,  
remise à autos, jardin. — (N. 511.)  
Prix ..... 350.000 fr.

Porte Dauphine (près de la). — Beau  
terrain surface 700 mètres, façade  
21 mètres. — (N. 512.)  
A vendre ..... 350.000 fr.

Avenue des Champs-Elysées (près de l'). —  
Important hôtel, construction de  
1<sup>er</sup> ordre, 2 salons, salle à manger,  
salle d'armes, office, etc.; 8 chambres  
de maîtres, 8 chambres de domestiques,  
communs importants. — (N. 513.)  
Prix ..... 530.000 fr.

Avenue Henri-Martin en plein midi, ra-  
vissant hôtel tout le confort moderne,  
2 salons, salle à manger, office, 5 cham-  
bres de maîtres, 4 chambres de domes-  
tiques, remise à autos. — (N. 514.)  
Prix ..... 430 000 fr.

Avenue de Varennes. — Intéressant hôtel  
avec jardin et grande cour d'honneur,  
3 salons, salle à manger, 5 chambres  
de maîtres, 5 chambres de domes-  
tiques, loge de concierge, etc.; sur-  
face 1.000 mètres. — (N. 516.) Au prix  
du terrain ..... 425.000 fr.

Avenue de Villiers au midi. Important  
hôtel construction de premier ordre,  
comportant au rez-de-chaussée, loge  
de concierge, cabinet de travail, cui-  
sines, écuries et remises; au 1<sup>er</sup> étage,  
2 salons, grande salle à manger et  
jardin d'hiver; au 2<sup>e</sup> étage, 6 chambres  
de maîtres, 6 chambres de domestiques.  
(N. 517.) Prix ..... 550.000 fr.

Avenue d'Iena. — Très bel hôtel, vue  
sur jardins, 2 salons, grande bibliothèque,  
billard, 8 chambres de maîtres,  
bains, salle à manger, office, cuisine.  
Ecuries, remise à autos et petit jardin.  
(N. 519.) Prix ..... 700.000 fr.

Place des États-Unis (près de la). —  
Magnifique hôtel moderne, très belle  
réception, 7 chambres de maîtres,  
7 chambres de domestiques. Ecuries  
remises. — (N. 520.) Prix. 1.200.000.

Passy (près du Bois de Boulogne). —  
Ravissant petit hôtel, clair et gai,  
petit jardin, confort moderne. —  
(N. 521.) Prix ..... 150.000 fr.

Parc du Champ de Mars, côté du so-  
leil, avec jardin sur le parc. Hôte  
particulier, réception au rez-de-  
chaussée, grand salon, salle à manger,  
8 chambres de maîtres, office et  
cuisine au sous-sol, communs. —  
(N. 522.) Prix ..... 400.000 fr.

Près de la Porte Dauphine. — Très  
intéressant hôtel pour artiste ou col-  
lectionneur, vaste hall, salle d'expo-  
sition et d'atelier, 3 chambres de  
maîtres, salle à manger, office, cui-  
sine, etc. Remise à autos. Décora-  
tion très spéciale, reproduction de  
musées. — (N. 523.) Prix 650.000 fr.

# LOUVRE

PARIS



ACTUELLEMENT

# GANTS

*Le LOUVRE est le seul dépositaire des Gants Reynier, entièrement cousus à la main.*

---

LES GRANDS MAGASINS DU

# PRINTEMPS

sont les plus élégants

A l'heure du thé,

les dames y viennent goûter.

***Les gâteaux sont fameux***

*Le Gérant : GARDANNE.*

*Imprimerie spéciale de l'Œuvre, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris*